



HAL
open science

Les jeunes dans les espaces de faible densité : d'une expérience de l'autonomie au risque de la " captivité "

Fabrice Escaffre, Mélanie Gambino, Lionel Rougé

► To cite this version:

Fabrice Escaffre, Mélanie Gambino, Lionel Rougé. Les jeunes dans les espaces de faible densité : d'une expérience de l'autonomie au risque de la " captivité ". Sociétés et jeunesses en difficulté, 2007, 4, <http://sejed.revues.org/document1383.html>. halshs-02984053

HAL Id: halshs-02984053

<https://shs.hal.science/halshs-02984053>

Submitted on 30 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Les jeunes dans les espaces de faible densité :
d'une expérience de l'autonomie au risque de la « captivité »**

Fabrice Escaffre

(Dr en géographie, LISST-Cieu, CC Université Toulouse le Mirail et CUFR d'Albi) escaffref@free.fr

Mélanie Gambino

(Doctorante en géographie, Dynamiques Rurales, ATER au CUFR d'Albi)

gambino@univ-tlse2.fr

Lionel Rougé

(MCF en géographie, CRESO, Université de Caen) lionel.rouge@unicaen.fr

Organisée à partir d'une analyse plus large traitant des recompositions des espaces de faible densité, notre contribution développe des pistes de compréhension d'un enjeu majeur et de plus en plus pointé comme tel, tant d'un point de vue social que territorial : nous voulons parler ici de la « jeunesse rurale » et des questions que soulève cette catégorie. Ce texte s'appuie sur des éléments de réflexion issus de plusieurs recherches achevées ou en cours, s'intéressant à la vie quotidienne de jeunes n'habitant pas la ville mais vivant dans des espaces de faible densité aux caractéristiques périurbaines ou plus rurales. S'inscrivant dans le champ de la géographie sociale, ces recherches posent la question de la « jeunesse » et de son rapport au territoire, en considérant que ce dernier occupe une place centrale dans l'organisation des modes de vie et des relations sociales. Les travaux ici présentés utilisent un corpus d'enquêtes qualitatives, réalisées dans des lieux différents, sans continuité territoriale, mais ayant pour point commun de n'être pas, au sens strict, de la ville : le périurbain toulousain et le Périgord Vert.

Comme le souligne N. Renahy, la jeunesse rurale apparaît moins bien considérée que celle des espaces urbains : « *les jeunes ruraux, lorsqu'ils sont pris en considération (et qu'ils ne sont pas perçus uniquement comme des 'ploucs')* apparaissent comme le négatif de leurs homologues urbains : moins formés, moins cultivés... »¹. Elle est surtout bien moins visible et semble devoir irrémédiablement glisser vers la ville : pour les sorties et les loisirs quand ce n'est pas pour les études ou le travail, au point que pour O. Galland et B. Roudet² elle se confond, par ses habitudes, ses valeurs et ses pratiques sociales avec la jeunesse des villes.

Si une certaine forme de dualisation de la jeunesse persiste, s'appuyant notamment sur une division du territoire entre « ville » et « campagne », ou plus exactement entre espaces urbains denses et territoires périurbains ou ruraux de plus faible densité, l'ensemble des modes de vie des jeunes se sont effectivement recentrés autour d'un standard urbain. Par ailleurs, ces deux types d'espaces tendent de plus en plus à s'interpénétrer au fil de la complexification des trajectoires résidentielles et de l'accroissement, plus ou moins contraint, des mobilités. Ces dynamiques d'uniformisation ne gomment pas pour autant toute influence de la variable territoriale. En ce sens, il est toujours possible de considérer qu'habiter le Périgord Vert ce n'est pas vivre dans le périurbain de Toulouse et encore moins dans la ville de Toulouse elle-même.

¹ Nicolas Renahy, *Les gars du coin*, Paris, La Découverte, 2005, p. 19.

² Olivier Galland, B. Roudet, (dir.), *Les valeurs des jeunes*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Il est d'ailleurs possible de considérer que des éléments de différenciation traversent aussi les espaces de faible densité, périurbains ou ruraux, lorsqu'on y étudie la jeunesse. Sans aller jusqu'à étudier des marqueurs tels que le sexe, les catégories socio-professionnelles des parents ou les parcours familiaux, la composition par âge apparaît discriminante. En effet, alors que dans les espaces périurbains, la part des moins de 25 ans est importante car le lien entre le modèle familial nucléaire et la maison individuelle reste fort, cette classe d'âge apparaît sous-représentée dans les territoires de faible densité aux caractéristiques rurales plus affirmées.

Pourtant, en y regardant de plus près, c'est-à-dire lorsqu'on resserre le cadre territorial d'observation et celui des âges, une homogénéité certaine apparaît entre un périurbain lointain et un espace rural sous faible influence urbaine dans lesquels s'affirme la relative sous-représentation des moins de 25 ans. C'est dans ces lieux et quelle que soit sa part au sein de la population, que la jeunesse rencontre des problèmes, par certains aspects très proches, de ceux que connaissent les jeunes des villes considérés comme « en difficulté », en particulier dans le domaine de la mobilité ou par exemple pour l'accès à la formation ou à l'emploi. Pour autant, la « jeunesse rurale » est perçue de manière généralement moins stigmatisante, parfois même est-elle présentée comme porteuse d'une renaissance locale.

Considérant que les représentations des « jeunes ruraux » se construisent aujourd'hui à partir de ces différences et de ces similitudes, notre contribution fait le choix d'éclairer, en s'appuyant sur une analyse de leurs pratiques de l'espace et de leurs sociabilités, les manières dont ces jeunes se représentent, au travers de leur rapport à leur lieu de vie, leur place dans la société et ces évolutions possibles. Par ce biais, nous souhaitons explorer comment les configurations spatiales influencent le vécu de ces jeunes que ce soit en termes d'autonomie, de mobilité ou de maîtrise de leurs parcours?

1. Les jeunes dans deux types d'espaces faiblement peuplés du sud-ouest de la France

Avant d'entrer dans l'analyse socio-spatiale des jeunes vivant dans des espaces de faible densité, il convient d'apporter des précisions sur les deux types de travaux de terrains menés dans le quart sud-ouest de la France et qui ont étayés nos analyses. Un premier ensemble de recherches porte sur des territoires de faible densité dans le Périgord Vert³. Un deuxième groupe de travaux articule des études réalisées dans plusieurs communes appartenant à la vaste tâche périurbaine toulousaine, l'une des plus étendues de France avec 946 000 habitants répartis sur 342 communes⁴. L'absence d'unité territoriale dans cet échantillon et le point de vue

³ Constitué de 14 cantons qui s'étendent sur le Nord du département de la Dordogne, le Périgord Vert a une densité moyenne de 25 hab./km². Les jeunes de moins de 25 ans y représentent moins de 22% de la population. La méthode d'enquête a privilégié l'observation directe et s'appuie principalement sur la réalisation de 40 entretiens semi-directifs individuels. La pratique de l'entretien place l'attention sur l'importance du discours, les mots, les descriptions, les idées, les explications, les jugements, les informations contenues dans le vécu des enquêtés pour mettre à jour la construction des représentations et le sens des pratiques. L'intérêt de l'entretien pour notre enquête réside dans le fait que parler est une action sociale valorisée par les jeunes, elle constitue une occupation et une partie de leur temps libre est consacré à la rencontre pour discuter.

⁴ Le contexte du périurbain toulousain n'a pas lui fait l'objet d'une enquête auprès des jeunes à proprement parler. Il portait en lui un autre objectif, celui d'interroger des familles, hier vivant en ville dans du logement collectif et ayant fait le « choix » de s'installer à la « campagne » dans une maison individuelle en accession. Cette méthode, bien que difficile à mettre en œuvre en raison des difficultés à être accueilli par des individus dont on peut comprendre qu'ils n'aient pas envie d'échanger et de se confier, s'est avérée, après une mise en confiance, riche et ce malgré la faiblesse de l'échantillon récolté. Au sein de celui-ci seulement trois « jeunes »

méthodologique compréhensif adopté lors de la réalisation de ces recherches, invitent à souligner qu'il ne s'agit pas de prétendre à une comparaison mais bien plutôt de faire exister des parcours, des discours et des figures d'un « vécu », c'est-à-dire non seulement des modes de vie mais aussi des ressentis, de jeunes vivant dans des espaces peu denses.

Il convient ensuite de préciser que cette catégorie très employée et éminemment problématique recouvre un large spectre de définitions. En 2005, la part des jeunes de moins de 20 ans dans la population totale est de 25,5 % ce qui la place en légère baisse par rapport à 1997 où elle se situait à 26,2 %⁵. Les conditions d'entrée dans la vie se dégradent pour eux. Le taux de chômage des actifs de moins de 30 ans atteint 18,1% en moyenne en 2004, 28 % des jeunes qui étaient actifs en 2003 ont traversé au moins une période sans emploi au cours de l'année, qu'il s'agisse de chômage ou d'inactivité⁶. Ces indicateurs renvoient à des découpages variables de la jeunesse⁷ qui servent surtout à repérer et attribuer des fonctions différentes à ce stade de la vie. Comme toutes limites, celles généralement adoptées appauvrissent et réduisent les formes de jeunesse, peinant à faire état de sa plasticité et de l'indétermination grandissante du passage à l'âge adulte. Il est néanmoins nécessaire de fixer un seuil ne serait-ce que pour préciser quels jeunes sont concernés par nos travaux. Ainsi, considérer la tranche d'âge des 15-25 ans revient à opter pour une appréhension large qui reflète l'allongement de la jeunesse. Au-delà de ce critère, la jeunesse est définie « à partir de trois critères significatifs – puisqu'ils correspondent à des changements fondamentaux de statut – le début de la vie professionnelle, le départ de la famille d'origine et le mariage »⁸.

Les jeunes ruraux ou périurbains étudiés par nos enquêtes, correspondent au profil dessiné par O. Galland et Y. Lambert qui les définissent comme habitant « des communes rurales au sens de l'INSEE (comptant moins de 2000 h. agglomérés au chef lieu et ne faisant pas partie d'une unité urbaine) »⁹. A ce titre, nous pouvons considérer qu'il s'agit le plus souvent d'espaces de faible densité, soit périurbanisés, comme dans le cas des jeunes rencontrés dans des communes autour de Toulouse dans un rayon de 30 à 60 kilomètres, soit ruraux, c'est-à-dire des espaces n'ayant jamais été très peuplés ou ayant connu des baisses de population¹⁰ comme c'est le cas dans la partie nord du département de la Dordogne. Quelles que soient leurs dénominations, ces lieux apparaissent comme des espaces périphériques : marges urbaines toulousaines ou territoires excentrés des centres urbains moyens que sont Périgueux, Sarlat, et Bergerac. Ainsi, au-delà des seuils statistiques ou des

(deux garçons de 15 et 17 et une fille de 21 ans) sont intervenus dans le cadre des échanges avec leurs parents. Leur propos, bien que peu développé, a néanmoins mis en exergue leur situation de quotidienneté dans ces espaces périurbains et mérite d'être exposé ici en complément.

⁵Insee, 2006, Indicateurs nationaux, issus des enquêtes de 2004 et 2005, http://www.insee.fr/fr/recensement/nouv_recens/resultats/france.htm, consulté Août 2006).

⁶Pauline Givord, « L'insertion des jeunes sur le marché du travail entre 2002 et 2004 », *Insee Première*, n° 1061, Janvier 2006.

⁷Différentes tranches d'âge existent pour définir qui entre dans la catégorie jeunes, le Ministère de la Jeunesse et des Sports prend en compte les 12-18 ans, l'Insee les moins de 25 ans, les Missions Locales les 16-25 ans, les Foyers de Jeunes Travailleurs les 16-30 ans.

⁸Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse*, Parsi, Armand Colin, 2004, p 55.

⁹Olivier Galland, Yves Lambert, *Les jeunes ruraux*, Paris, INRA, L'Harmattan, 1993, p. 5.

¹⁰Roger Bêteille, *La France du vide*, Paris, Litec, 1980.

caractéristiques paysagères se dégagent de ces territoires l'impression d'être, en quelque sorte, l'« envers du décor »¹¹ de la société urbaine.

2. La jeunesse face aux deux visages de la faible densité : dynamiques périurbaines et rurales

L'apparente homogénéité des espaces de faible densité (domination d'un paysage agricole ou naturel et de l'habitat individuel) cache en fait des modes de vie très hétérogènes liée à la complexification des trajectoires résidentielles et sociales des individus qui les peuplent. On y rencontre à la fois d'« anciennes familles agricoles ou rurales », des familles de cadres installées dans de belles propriétés et dans des systèmes de résidentialités complexes et aussi quelques familles des couches moyennes locales ou ex-urbaines arrivées dans ces territoires par choix ou contraintes. La diversification des profils d'habitants n'est pas sans conséquence sur les attentes, le vécu et les représentations des lieux et des hommes. Quant aux sociabilités, elles deviennent plus labiles et sont donc le plus souvent en rupture avec une situation passée. Comment un tel contexte construit-il la quotidienneté de ces jeunes ? En quoi ces espaces de faible densité jouent-ils dans les parcours et le quotidien de cette population ? Et vers quel rôle tendent-ils, celui de piège, de refuge ou d'opportunité ?

Jeunesse urbaine/jeunesse rurale : quelles représentations de la relation ville-campagne ?

Les jeunes « ruraux » construisent leur rapport au territoire à partir des deux figures spatiales antagonistes présentes dans l'imaginaire collectif : celle de la ville et de la campagne. Cette construction s'opère sous un angle différent que l'on soit un « gars de la campagne » ou que l'on vienne de la ville.

Pour les jeunes rencontrés en Périgord Vert, c'est à travers deux approches de la campagne que se construit le rapport avec la ville. L'une, héritée d'une image de la campagne et de la province véhiculée par *Paris et le désert français*¹², dans lequel la ruralité est composée d'espaces qui se dépeuplent ; l'autre, héritée de ce que nous avons appelé la « géographie des faibles densités »¹³ dans laquelle les espaces ruraux connaissent des problèmes et des pertes de population mais qui ne sont pas irréversibles. Le rural se construit entre ces deux pôles qui dressent deux états des lieux des espaces ruraux qui s'opposent. D'une part, le rural est caractérisé par la « crise agricole »¹⁴ et une crise économique qui engendre des « déserts » et le « vide »¹⁵. D'autre part, le rural fait l'expérience d'une mutation qui favorise l'émergence d'une « renaissance rurale »¹⁶. Présentes dans

¹¹ Philippe Estèbe, « Le périurbain à l'écart des grandes manœuvres territoriales », *Pouvoirs Locaux*, n°56, pp. 30-34

¹² Jean François Gravier, *Paris et le désert français en 1972*, Paris, Flammarion, 1972.

¹³ Mélanie Gambino, *Les espaces ruraux de faible densité de population, entre recomposition et mise à distance*, Université de Toulouse 2, thèse en cours.

¹⁴ Roger Béteille, *La crise agricole*, Paris, Puf, 1994.

¹⁵ Roger Béteille, *La France du vide*, Paris, Litec, 1980.

¹⁶ Bernard Kayser, *La renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Armand Colin, 1990.

l'imaginaire collectif, les figures antagonistes du « désert » et des « campagnes vivantes »¹⁷ sont influencées par le modèle centre / périphérie qui oppose les espaces ruraux à la ville.

La situation des jeunes rencontrés en espace périurbain lointain est tout autre. Leur inscription dans cet espace participe d'une migration de leurs parents de la ville vers « la campagne ». Ces familles, hier habitantes des quartiers d'habitat social, ont tout fait pour les quitter et acquérir ainsi un logement à leurs yeux plus adaptés à l'éducation des enfants et à l'épanouissement individuel : la maison individuelle. Compte-tenu de la faiblesse en offre sociale locale dans ce type d'habitat, elles se sont alors tournées vers l'accession sociale à la propriété et ce malgré un contexte économique parfois peu favorable. Ce contexte économique associé à des prix fonciers et immobiliers élevés a eu comme incidence un éloignement géographique et fonctionnel de l'agglomération en direction de petites communes encore rurales. Ces ménages à revenus relativement modestes, sont aussi pour la moitié du corpus rencontré, composés d'un seul actif : techniciens ou inclus dans la catégorie des professions intermédiaires. Pour l'autre moitié ils sont bi-actifs, hommes et femmes appartiennent alors fréquemment aux catégories ouvriers, employés ou agents de maîtrise. Dans ce corpus de trente-huit familles, six sont confrontées au chômage et autant admettent avoir une vie professionnelle chaotique (ruptures professionnelles, périodes « d'intérim » non choisies, etc.). De telles situations ne sont pas sans effets sur les trajectoires résidentielles qui apparaissent alors peu maîtrisées et marquent davantage le hasard des installations plutôt que des choix. Dans le même temps, les ménages rencontrés n'accordent à la question des mobilités induites par leur installation qu'une place subalterne (et ce malgré l'absence d'un permis de conduire d'un des conjoints, ou d'un parc automobile rarement composé de plus d'un véhicule). Ce type de contexte familial a une incidence toute particulière sur les enfants, et spécifiquement sur les « jeunes » qui nous préoccupent ici.

Pour ces derniers, comme dans le contexte territorial précédent, soulignons que, c'est par l'imaginaire qu'il nous est donné de comprendre leur quotidienneté et la construction de leur identité sociale et spatiale. Non pas celui de la campagne (contrairement à leurs parents qui en ont le plus souvent une vision idéalisée) mais de la ville et celui-ci oscille aussi entre deux discours. L'un consiste à réactualiser la description présentée par les parents d'une ville inadaptée, dangereuse et impropre à l'épanouissement (arguments mobilisés pour expliquer le départ vers l'ici campagnard). L'autre, davantage issu d'une expérience personnelle permise par l'école ou des sorties et présentée comme positive parce qu'elle mêle sentiment de liberté et contact avec l'altérité : « ... parfois, quand j'en avais le temps, je prenais le bus et j'allais me promener un peu dans le centre, seul ou avec des amis, ce n'était pas si mal que ça la ville ».

Dans les deux terrains, la relation d'opposition des représentations ville-campagne structure une hiérarchisation de l'une et de l'autre ; dans des espaces peu modernes et en crise, la ville s'érige en modèle dynamique, plein de ressources, face à ce qui est appelé la « cambrousse » ou le « désert », alors que face à des espaces « ruraux » en recomposition elle se présente sous un aspect moins favorable . Quoi qu'il en soit, la coexistence de ces deux figures permet aux espaces de faible densité d'être tour à tour « centre » quand ils s'apparentent à la « campagne », ou « périphérie » lorsqu'ils renvoient au « désert ».

¹⁷ Nicole Croix (dir.), *Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ? Mélanges offerts au professeur Jean Renard*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000

Mobilité, altérité et activité dans la faible densité

L'accès au marché du travail est la difficulté majeure à laquelle les jeunes font le plus souvent référence, tant en décrivant les contraintes pesant sur leurs pratiques quotidiennes qu'en abordant plus généralement leur rapport à l'emploi.

Les opportunités restent uniformes et rares dans le Périgord Vert. Mais, s'ils se plaignent du manque de travail et de perspectives professionnelles, les jeunes expliquent qu'il faut se déplacer pour y accéder. Le problème le plus crucial est donc celui de leur mobilité. La question qui se pose est de savoir comment ils accèdent à ce qu'ils veulent et à ce dont ils ont besoin. Deux stratégies cohabitent. Dans l'une de ces stratégies, les jeunes considèrent ce qui est possible dans un périmètre continu, centré sur leur résidence. Le travail est ici nécessaire pour le salaire qu'il procure et l'intégration qu'il permet à l'échelle locale. Ils utilisent le travail comme tremplin vers les ressources nécessaires pour vivre dans ces espaces. Dans l'autre, les jeunes cherchent davantage à trouver *leur* travail et à se construire leur propre carrière. Les opportunités ne dépendent pas ici de la proximité avec le lieu de résidence. Les recherches se dirigent vers les villes proches comme Périgueux, Limoges et Angoulême ou de plus grandes villes, le plus souvent Bordeaux et Paris. Cela implique de faire de longs trajets ou d'habiter périodiquement le Périgord Vert, les fins de semaines et les vacances. Les jeunes ont alors deux résidences (ou plus) et circulent entre plusieurs espaces de vie au sein desquels ils créent et recréent des liens de sociabilités.

On retrouve cette tension vis-à-vis du travail dans les espaces périurbains éloignés. En effet, même s'il existe un mouvement de desserrement des activités autour des grandes agglomérations à des distances parfois importantes, ce redéploiement spatial des emplois reste encore mineur par rapport au mouvement de desserrement résidentiel. Cette situation rend dépendants de l'agglomération centrale de nombreux actifs installés en périurbain et en particulier les jeunes.

Certes, pour une partie de cette population la dépendance automobile ne se pose pas (leurs ressources financières sont suffisantes pour acquérir une autonomie de déplacement), ou quand elle existe, elle ne semble pas susciter de véritables problèmes : soit les parents jouent leur rôle d'accompagnateur, soit ces jeunes profitent d'une bonne desserte en transports en commun. Pour d'autres, sans ressources ou sans véritable desserte efficace, la situation apparaît plus problématique d'autant plus qu'ils ne peuvent pas profiter d'un soutien de leurs parents pour qui la mobilité est également source de fortes contraintes¹⁸. Le peu d'observations ne permet cependant pas de véritablement d'approfondir comment ils vivent cette situation mais des interventions dans des entretiens avec leur parent permettent d'en apprécier la teneur et les contours : « *Moi je me déplace surtout en mobylette, ..., pour aller voir des amis, les annonces d'emploi, je vais à Muret aussi, ..., mais après, comme j'ai pas de voiture, j'ai du mal à trouver des stages, il n'y en a pas beaucoup dans le coin et je peux pas aller à Toulouse en mobylette, ..., le bus oui c'est vrai mais il te dépose dans le centre de Toulouse ou à la gare routière. Après pour se rendre à l'entreprise, ou alors il faudrait prendre un autre bus et encore ce n'est pas sûr*

¹⁸ Lionel Rougé, *Inégale mobilité et urbanité par défaut des périurbains modestes toulousains : entre contraintes, tactiques et captivité*, EspacesTemps. Net, 2007

qu'il y en ait un qui s'y arrête devant... » ; « Il fallait une heure pour aller au lycée le matin et une le soir, c'est vrai que c'était long et je rentrais j'avais plus trop la tête à faire les devoirs, ..., maintenant je travaille dans le secteur, je fais des ménages, mais c'est vrai que c'est difficile de trouver du travail quand on n'a pas de voiture, donc mon père me déposait à Muret le matin et venait me chercher le soir, bon maintenant ça va changer puisque je me suis acheté une voiture... ». Cette restriction de la mobilité renforce leur inaccessibilité au marché du travail de l'agglomération dans un contexte où le marché local de l'emploi reste limité.

Outre les difficultés d'accès à l'emploi, il convient aussi de souligner la faiblesse du réseau social de bon nombre de jeunes rencontrés. Les limites à leur mobilité jouent ici aussi et s'ajoutent au fait qu'à l'échelle du village et surtout du hameau, il y a peu d'autres jeunes du même âge. De manière générale, les pratiques sociales et territoriales des jeunes se différencient alors selon trois configurations.

D'un côté une sociabilité restreinte en nombre, le plus souvent en corollaire de celle développée par les parents, mais centrée sur des liens forts, dans un territoire qui comprend la commune de résidence et/ou les communes adjacentes. Les pratiques sociales et les loisirs s'effectuent dans un rayon d'action qui va de proche en proche où sont inclus ponctuellement une agglomération, comme Périgueux ou Limoges ou quelques bourgs périurbains, pour les sorties entre amis ou les visites auprès de la famille lorsqu'elle est présente à proximité. Dans ce cas la mobilité se structure de manière assez simple autour d'une proximité temporelle ou physique. Elle recourt à divers modes de déplacements allant du deux-roues au transport en commun, en passant par un accompagnement motorisé ou par la possession d'un véhicule automobile lorsque c'est financièrement possible.

Chez d'autres jeunes s'affirme une sociabilité plus éclatée, issue là-aussi le plus souvent d'une compétence acquise par reproduction sociale. Ils tissent des liens surtout autour d'un triptyque résidence, famille et lieu de travail ou de scolarité. Chaque pôle permet d'explorer d'autres lieux, de se lancer dans de nouvelles activités, de s'accomplir. Ils agencent autour de ces trois pôles des sphères au sein desquelles ils trouvent des amis et auxquelles ils attribuent des fonctions différentes : soit professionnelles, soit de loisirs... Ces pôles sont un moyen de décloisonner leur espace de vie, de combiner le type d'espace dans lequel ils résident, à d'autres espaces ayant d'autres fonctions et d'autres services, des lieux de sorties et de rencontre en particulier. Ici s'affirme davantage la figure du territoire à la carte, propre au mode de vie contemporain.

Enfin, une dernière figure, plus ténue, dessine une jeunesse dans laquelle le rapport à l'altérité reste épisodique et dépendant soit des périodes d'activités scolaires ou professionnelles, soit des sorties familiales relativement peu fréquentes. De telles situations se rencontrent dans les contextes familiaux les plus soumis aux contraintes budgétaires et pour lesquels la mobilité dans ces espaces de faibles densités est une source d'organisation problématique bien plus qu'une « manière d'être », comme le suggère cette mère de famille habitant dans le périurbain lointain de Toulouse ayant deux enfants de 12 et 16 ans : *« des loisirs, ben ils en font à l'école, ils ont le jardin et puis la télévision, je n'ai jamais voulu faire le taxi, y'en a déjà assez avec le dentiste pour la petite, ils ont qu'à jouer ensemble ou qu'ils aillent se promener aux alentours au grand air (rire)... ».* Ici, peu de variables se dégagent parmi celles qui facilitent une socialisation : absence de réseau établi ;

familles rencontrées qui semblent s'être éloignées, en raison des mobilités professionnelles, de leur ancrage relationnel traditionnel ; l'installation récente et mobilisatrice, tant financièrement que physiquement, et qui n'a pas suscité d'épaisseur sociale (difficultés scolaires, faible insertion dans les associations locales même sportives...). Les jeunes, comme leurs parents, semblent alors se situer dans un non-lieu ou un « entre-deux », voire un « nulle part » selon les formules entendues. Ainsi, peut-être, dans ces espaces plus qu'ailleurs, c'est la mobilité qui « *permet à l'individu de déployer sa stratégie au sein de la société* »¹⁹ et elle s'avère fortement discriminante. Les figures sociales et spatiales de la jeunesse qui se dessinent ici sont celles se rapprochant le plus des caractéristiques d'une jeunesse urbaine « en difficulté » souvent approchée par les médias et les recherches en sciences sociales.

3. Les jeunes et le regard des acteurs : problème, insécurité, potentiel

Ces quelques éléments sur la vie quotidienne et les relations sociales des jeunes vivant dans des espaces de faible densité invitent à observer les réactions du monde des « adultes », qu'ils soient parents, acteurs associatifs, élus...

Dans les territoires de faible densité sous influence urbaine, les acteurs locaux, au premier rang desquels les élus, ont des points de vue souvent inadaptés aux vécus et aux attentes des jeunes. Ce constat est particulièrement frappant dans les espaces périurbains étudiés et confrontés à une urbanisation accélérée. Ainsi dans la partie nord de l'aire urbaine toulousaine, à une quarantaine de kilomètre de cette ville, des communes dirigées par des équipes municipales parfois vieillissantes, issues du village ou de ses alentours et en charge des affaires communales depuis plusieurs mandats, voient arriver des jeunes au fur et à mesure que les lotissements ouverts se peuplent. Ces élites locales ont notamment, une idée de la jeunesse et de ses loisirs qui renvoie à leur propre parcours, à leurs expériences familiales ou à des investissements associatifs, par exemple au sein d'un club sportif local. Dans ces représentations, les attentes de la jeunesse sont plutôt standardisées et se résument en fait souvent à l'offre d'activités traditionnellement présentes dans le village. De telles représentations nourrissent l'action locale soit par un renforcement de l'identité sociale des jeunes qui prennent part à ces activités, soit par une déconnexion et une incompréhension réciproque entre les élus et des jeunes qui ont des attentes différentes de ces modèles valorisés localement. Ce type de situation renforce ainsi la cristallisation des dimensions problématiques des figures mises en évidence plus haut.

Ce décalage des visions en matière de loisirs des jeunes s'accompagne parfois, pour les élus comme pour les habitants, de représentations plus critiques de la jeunesse considérée comme un vecteur d'insécurité. Le déplacement en petite bande dans les rues de la commune ou le regroupement dans certains lieux (abri-bus, parking de centre-commercial, de terrain de sport ou de bâtiments publics) situés à proximité des habitations, suscitent de l'inquiétude et peut parfois être source de tensions : « *ils traînent dans le coin plusieurs fois par semaine..* », « *ils se posent ici quasiment tous les soirs et font du bruit...* », « *ils salissent tout..., on retrouve des*

¹⁹ Jacques Levy, « Les nouveaux espaces de la mobilité », in Michel Bonnet & Dominique Desjeux (Dir.), *Les territoires de la mobilité*, Paris, Ed. PUF, 2000, pp.156-170

canettes de bière le matin, des mégots de cigarettes..., les gens croient que c'est des gamins du Mirail [quartier d'habitat social toulousain] mais non c'est bien des jeunes d'ici..., on le sait puisque notre aîné il en faisait parti !».

Dans le Périgord Vert, certains discours à l'égard des jeunes traduisent, à l'inverse, une valorisation, voire une attente. Cette tendance s'exprime à travers des expressions telles que : « *les jeunes sont l'avenir du territoire* », « *Il faut qu'ils restent vivre ici* », « *ils doivent participer* ». Ces expressions, galvaudées, tellement les élus et nombre d'acteurs locaux les ont répétées, manifestent bien néanmoins à quel point la jeunesse peut être considérée et estimée par les élus, les animateurs et les éducateurs. Une responsabilité des adultes vis-à-vis des jeunes semble même apparaître à travers cette expression. Elle se matérialise d'ailleurs par de nombreuses initiatives et projets visant à la création d'animations et d'activités pour cette population : organisation de concerts, créations d'ateliers multimédia, ouvertures de médiathèques, diversification des activités dans les Points Informations Jeunes (PIJ), les clubs jeunes ou encore les centres socioculturels... Toutes ces démarches ont pour but de favoriser l'intérêt que les jeunes portent à leur village et font partie d'une stratégie qui doit permettre de leur donner envie d'y rester et s'y investir. Ces actions visent à créer des conditions de vie attrayantes et favorables à un maintien sur place mais cherchent peu à rencontrer les besoins exprimés par ces jeunes. Plus précisément, les élus, les animateurs, les associations engagent leur responsabilité envers « l'avenir du territoire » et donc envers ce que les jeunes représentent à leurs yeux : des opportunités en terme de développement, des garanties pour l'avenir du niveau de peuplement et une chance de renouveau et d'animation en terme d'activités économiques, sociales, associatives... Les jeunes sont donc les destinataires de programmes et d'actions parce qu'ils représentent une ressource. Mais au-delà, qu'existe-t-il pour que les jeunes soient réellement « l'avenir du territoire » ? Le sont-ils tous ou veulent-ils vraiment l'être ? Il est certain que nombre de ces jeunes sont très attachés à leur lieu de vie, mais ils n'ont pas tous envie de jouer ce rôle. Pour ceux qui voient dans ces espaces une chance d'inscription sociale, leur unique ambition est de rester. Et, c'est dans leur envie de rester que se trouve leur unique action et engagement pour « l'avenir du territoire ». Ceux qui, en revanche, se sentent ou se vivent comme piégés, ne sont pas dans les meilleures conditions pour participer et envisager leur position autrement que par un repli sur soi qui peut expliquer leur passivité au niveau de la vie locale.

Ces besoins et demandes sociales autour de la jeunesse dans le Périgord Vert créent également des pressions qui placent les jeunes dans une position où un objectif unique leur est assigné auquel ils se doivent de répondre. Cette conception englobe dans un même archétype des individus disparates. Ne pas s'y conformer ou y résister est alors synonyme de déviance. On voit alors très vite réapparaître les représentations négatives décrites à propos des jeunes dans les espaces périurbains lointains de Toulouse : « *ils ne font rien* », « *ils cassent* ». Les acteurs locaux et plus précisément les élus, expriment leur incompréhension devant ces attitudes et comportements à l'égard de envers la localité, en particulier lorsqu'ils ont l'impression de répondre aux attentes des jeunes. Une gestion qui rencontre leurs envies et leurs besoins est un souci pour les élus qui ont souvent le sentiment d'aller au devant de leurs demandes et dans le même temps de ne pas comprendre leur insatisfaction. Les animateurs qui travaillent avec les jeunes et les habitants impliqués dans des associations soulèvent également ce hiatus et la faiblesse de leur participation à des manifestations qui sont faites pour eux : « *ils sont très peu nombreux à venir aux manifestations qu'on organise* ». Ce manque d'implication, vécu par les acteurs

locaux comme un dénigrement de leur travail et du lieu de vie, renforce un portrait péjoratif de la jeunesse locale : ils sont considérés comme passifs et désintéressés. Ces observations qui mériteraient d'être affinées et nuancées, selon les types de territorialités et de sociabilités déjà présentés, permettent de dégager différentes figures de la jeunesse dans les territoires de faible densité.

4. Les rapports aux espaces de faible densité : le piège, le rempart et l'espace revendiqué

Pour un premier groupe de jeunes, les espaces ruraux de faible densité, représentés comme des espaces fermés, jouent un rôle de piège. Le mot le plus fréquemment utilisé par les jeunes de ce groupe pour caractériser leur espace de vie est « rien », et se plaignant qu'« *ici, on ne fait rien pour nous* ». Pour le décrire, ils ont recouru à de petites phrases telles que : « *Parler d'ici ! Ça va aller vite, y a rien !* », « *Ici, on est au milieu de nulle part* », « *Au moins, c'est calme* ». Ces jeunes qui se représentent ces espaces comme des lieux ennuyeux, inoccupés et isolés et critiquent leur espace de vie et l'espace « rural » en général, donnent l'impression de se dévaluer eux-mêmes en ne se sentent pas capables de faire quoi que ce soit, comme si la réussite n'était pas pour eux. Ils reprochent surtout à ces territoires de manquer de modernité, de chance et d'activités. Dans ce groupe se trouvent pourtant aussi des jeunes pour qui le travail se situe dans un périmètre continu. Ils ne voient pas d'opportunités à aller se former ou trouver du travail ailleurs, comme si le fait d'être ici les empêchait d'avoir une place ailleurs. La médiatisation de la ruralité comme un paradis crée des attentes, des envies et des espérances qui se heurtent aux réalités locales : la monotonie et l'isolement. Ce décalage renforce le sentiment d'être piégé. Si les espaces de faible densité jouent un tel rôle c'est aussi parce que cette jeunesse redoute l'enfermement lié à l'âge adulte et au statut qu'il instaure. Il y a comme une peur de la ligne droite toute tracée, de la routine qui se projetterait sur l'espace de vie. Ils présentent bien les caractéristiques de ces groupes de jeunes « captifs », repliés dans les quartiers d'habitat social, décrits par les chercheurs travaillant sur certaines grandes cités HLM disqualifiées. Un piège d'autant plus oppressant que, conscients d'être source de problème et d'insécurité, ils vivent le plus souvent cachés restant alors dans un périmètre restreint au cadre familial sans pour autant s'y inscrire vraiment. Cela peut les conduire parfois à choisir la rupture : soit par le départ définitif vers d'autres espaces, soit par un repli sur soi ou dans un entre soi à l'écart du monde des adultes. Ces deux moments peuvent d'ailleurs se combiner ; l'état de repli, latent, donnant lieu à une rupture d'autant plus forte. Cette partie des jeunes apparaît également comme la moins bien scolarisée, subissant de fait une forte indétermination professionnelle. Parmi les jeunes interrogés, ce sont ceux dont les revenus sont les plus modestes et irréguliers, ceux qui ne partent pas pour leurs études, ni pour la formation professionnelle ou simplement pour vivre leur vie. Leurs pratiques ne sont pas pour autant uniformes et peuvent témoigner de leur débrouillardise et de leur capacité dans la prise d'initiative : ils maîtrisent les différentes démarches de demande d'aide (au logement, pour les déménagements, pour le permis de conduire...), ils n'ont pas peur de demander appui et conseil autour d'eux, sollicitant beaucoup leur famille et multipliant localement les petits jobs et les formations.

Un second groupe de jeunes considère l'isolement lié au lieu de vie comme un rempart contre les problèmes et un gage de qualité de vie. Une partie des jeunes rencontrés en Périgord Vert se rapprochent davantage de cette manière d'habiter. Ils valorisent leur situation quotidienne en faisant l'inventaire de tout ce

qu'il y a : les services, « *la fête* », « *on connaît du monde* », « *la tranquillité* ». Même si ces jeunes reconnaissent qu'il n'est pas facile de vivre en un tel lieu, il est, à leurs yeux, aisé de s'accommoder des petites difficultés inhérentes à la faible densité (déplacements difficiles, école, animation...). Les distances, l'isolement, le manque de services passent du statut de problème à celui de simples difficultés qu'ils convient de contourner par des tactiques. Le discours de ce groupe de jeunes utilise les critiques générales et les préjugés négatifs de la vie en ville. Ils ne sont pas pourtant imperméables à la ville et la fréquentent grâce aux études (par l'internat, l'université...), au travail, (par des stages ou des formations professionnelles) et parfois à la famille. Mais, qu'elle soit connue ou pas, la ville reste un lieu de tourment et de dangers ; trop complexe à lire. En regard, les espaces de faible densité forment une protection et un gage de bien-être et de sécurité. Ils fonctionnent alors comme un refuge ayant la double capacité d'éloigner les risques et de garantir une qualité de vie. Ce groupe est surtout constitué de lycéens poursuivant des formations générales ou professionnelles ainsi que d'étudiants. Ils ont en commun d'être, le plus souvent, issus d'une couche moyenne salariée travaillant dans les environs. Ils apparaissent également plus enclins que les autres à reproduire les modèles culturels locaux dominants. Leur description du lieu de vie, selon le mode de l'inventaire souligne l'importance de la possession. Ces jeunes ont donc davantage d'aspirations en termes d'animation, de services, de qualité de vie et leurs envies de voyager et de partir sont plus prononcées. Ils se sentent particulièrement stigmatisés par le discours des adultes axé sur le caractère problématique de la jeunesse.

Un troisième groupe de jeunes, transversal aux deux terrains étudiés, se dessine. Ces derniers semblent retirer une plus-value de la faible densité. Les espaces sont alors perçus comme un potentiel présent et avenir. Ils y trouvent les supports d'une identité et s'en disent « *fiers* », voire s'en sentent même pour certains les « *ambassadeurs* ». Certes, ils reconnaissent que tout n'y est pas facile, « *qu'on est obligé de devenir autonome* » vite, et que tout n'y est pas disponible, en particulier pour trouver du travail, et ils n'envisagent et ne vivent le départ que comme un moment limité dans le temps. De telles attitudes témoignent de leur attachement à ce lieu de vie et à une forme de ruralité représentée comme un cadre de vie idéal. Dans ce cas, la faible densité s'apparente davantage à un choix de vie revendiquée, assumé et affirmé. C'est d'ailleurs le seul groupe où s'affirme un sentiment d'avoir un rôle à jouer dans et pour ces espaces, la conviction que l'on peut les faire sien, les animer ou les faire vivre à leur échelle, par le biais d'associations par exemple: « *si on a envie de se bouger, ça passe !* ». Cependant, le fait d'être parfois perçus par les acteurs locaux et les adultes comme une source de problème renforce le besoin d'autonomie, d'indépendance et d'individualité. Sûrs de leurs choix et de leurs envies, ces jeunes ne comptent que sur eux-mêmes et sur leurs familles, leurs amis qui peuvent habiter dans d'autres types d'espaces, parfois même loin d'eux. Ils mènent leur vie et n'élaborent de projets que dans le cadre de ce cercle de sociabilité. Ils se concentrent sur leur vie quotidienne et leur réussite personnelle dans l'espoir qu'elle puisse être bénéfique à la vie locale. Les espaces de faible densité jouent alors dans ce contexte comme un « espace des possibles ». L'émergence de cette figure « du possible » est permise parce que la mobilité est acceptée et maîtrisée. Malgré des profils scolaires et socio-économiques divers, ce groupe est dominé par des jeunes ayant entre 22 et 25 ans, bénéficiant d'une forte insertion dans des réseaux amicaux, professionnels et économiques. Le travail est choisi en vue de concilier leur envie de vivre à la campagne avec leur envie professionnelle. Pour se faire, ils construisent un projet personnel en relation avec leurs centres d'intérêts et en

acceptent les aléas (interruptions dans le travail, le chômage occasionnel, des temps d'arrêts entre les stages ou les emplois saisonniers...).

Conclusion

Les territoires de faible densité qu'ils soient ruraux ou périurbains, apparaissent donc porteurs pour les jeunes de potentialités de réalisation personnelle mais aussi d'un risque important de marginalisation. Ce constat invite d'abord à souligner à quel point les pratiques et les représentations de l'espace des jeunes rencontrés peuvent constituer un des indicateurs précieux permettant d'appréhender ce qu'ils vivent et leurs besoins. Ainsi, même si la configuration spatiale n'est jamais le facteur déterminant, l'analyse des territorialités apporte néanmoins des éléments de compréhensions susceptibles d'être utiles au maintien d'un lien social. Les mobilités en particulier, c'est-à-dire les manières de maîtriser la distance, apparaissent comme un enjeu de première importance influençant directement les sociabilités des jeunes mais aussi leur rapport aux études ou à l'emploi. À cet enjeu qu'il est particulièrement difficile de maîtriser dans des espaces de faible densité, vient s'ajouter la nécessaire prise en compte des représentations territoriales. Au-delà des réponses pouvant être apportées, en termes de service à la mobilité ou d'infrastructures, les représentations invitent à considérer que ce qui est en jeu chez de nombreux jeunes est leur relation même aux territoires et à la mobilité. En ce sens, les trois figures territoriales mises en évidence : le piège, le rempart et l'espace revendiqué peuvent servir de cadres pour penser des parcours singuliers.

Les modes de vie des jeunes rencontrés peuvent être décryptés à partir de ces figures. Celles-ci peuvent aussi, dans une certaine mesure, être corrélées avec d'autres caractéristiques sociales. Ici, les méthodes d'enquête employées n'ont permis qu'une ébauche de ces corrélations. Il est toutefois relativement clair que dans les territoires étudiés, en particulier dans le périurbain lointain de Toulouse, un plus grand nombre de jeunes issus de milieux modestes se retrouvent derrière la vision d'un territoire de vie appréhendé comme un « piège ». À l'inverse, on s'éloigne de cette figure lorsqu'on rencontre des jeunes ayant une meilleure maîtrise de leurs mobilités, et qui appartiennent plus souvent à des groupes sociaux plus favorisés. Au-delà de ces rapprochements, la part irréductiblement singulière de l'organisation des sociabilités et des rapports au territoire doit être soulignée.

Territoires de l'autonomie, les espaces de faible densité sont aussi des lieux de solitude. L'adoption d'une posture visant à impulser ou à participer au développement local, ou à l'inverse à partir pour maximiser les chances de sa réussite, relève vraiment de choix individuels. La relative faiblesse des collectifs, à l'exception de ceux qui renforcent l'entre-soi, rend d'autant plus aiguë la nécessité d'une intervention publique renouvelée et d'envergure sur les questions ici soulevées. Les personnels politiques locaux sont évidemment concernés au premier chef mais les autres questions qui relèvent de l'éducation, des loisirs, du travail, des déplacements et du logement appellent une implication plus affirmée de collectivités de rang supérieur. Les structures intercommunales, en particulier les communautés de communes, ont ici une place à prendre. Elles sont en effet les garantes à la fois d'une bonne connaissance des territoires et d'une vision d'ensemble permettant de mieux prendre en compte les besoins de la jeunesse dans les espaces faiblement peuplés. Conduit dans le cadre de

politiques partenariales, ce nécessaire ajustement d'échelle des actions locales en faveur de la jeunesse ne peut être suffisant. Il doit être également accompagné par les partenaires habituels des politiques de la jeunesse mais aussi des politiques des transports, de l'emploi, de la formation voire des politiques sociales qui s'engagent dans le sens d'une véritable territorialisation de leurs interventions.

Sans cet investissement qui est à envisager en terme de réalisation d'équipements, de financement d'actions mais aussi en terme d'ingénierie socio-spatiale et d'accompagnement social, les problèmes d'une partie de cette jeunesse « rurales » continueront à engendrer de nombreuses frustrations susceptibles de nourrir différentes formes de réactivités sociales et politiques. Dans une société urbanisée dont les tendances à la fragmentation, qui concernent en premier lieu les jeunes, ont déjà été mises en évidence, les espaces de faible densité sont pris entre une valorisation et une intégration spatiales à encourager et des dynamiques de relégation sociale.

Bibliographie

Béteille (Roger), *La France du vide*, Paris, Litec, 1980, coll. Géographie économique et sociale, 252 p.

Béteille (Roger), *La crise agricole*, Paris, Puf, 1994, QSJ n°2914, p. 122.

Béteille (Roger), Montagné-Villette (Solange), *Le rural profond français*, Paris, SEDES, Coll. Dossiers des images économiques du monde, 1995, 166 p.,

Croix (Nicole), (dir.), *Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ? Mélanges offerts au professeur Jean Renard*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, 696 p.

Escaffre (Fabrice) et Zendjebil (Mohamed), « Les limites d'un équipement sportif de proximité conçu pour les jeunes en difficulté : les city stades à Toulouse », in *La place des jeunes dans la cité : Tome 2, Espaces de rue, espaces de paroles*, E. Callu, J.P. Jumand et A. Vulbeau (Dir.), L'Harmattan, Coll. Logiques Sociales, 2005, pp.

Galland (Olivier), *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2004, p 55.

Galland (Olivier), Lambert (Yves), *Les jeunes ruraux*, Paris, INRA, L'Harmattan, 1993, 253p.

Galland (Olivier), Roudet (Bernard), (dir.), *Les valeurs des jeunes*, Paris, L'Harmattan, 2001, Coll. Débats Jeunesse, 239 p.

Gambino (Mélanie), *Les espaces ruraux de faible densité de population, entre recomposition et mise à distance*, Université de Toulouse 2, thèse en cours.

Givord (Pauline), « L'insertion des jeunes sur le marché du travail entre 2002 et 2004 », *Insee Première*, n° 1061, Janvier 2006.

Gravier (Jean François), *Paris et le désert français en 1972*, Paris, Flammarion, 1972.

Insee, *Indicateurs nationaux, issus des enquêtes de 2004 et 2005*, http://www.insee.fr/fr/recensement/nouv_recens/resultats/france.htm, consulté Août 2006).

Kayser (Bernard), *La renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Armand Colin, 1990, 316 p

Jacques Levy, « Les nouveaux espaces de la mobilité », in Michel Bonnet & Dominique Desjeux (Dir.), *Les territoires de la mobilité*, Paris, Ed. PUF, 2000, pp.156-170.

Pumain (Denise), Saint-Julien (Thérèse), Ferras (Robert), « Au Centre, les marges », dans Brunet R. (Dir.), *Géographie Universelle, France Europe du Sud*, Volume 2, Chapitre XII, Paris, Belin Reclus, 1990, p.205-214

Renahy (Nicolas), *Les gars du coin*, Paris, La Découverte, 2005, 284 p.

Rougé (Lionel), *Inégale mobilité et urbanité par défaut des périurbains modestes toulousains : entre contraintes, tactiques et captivité*, Colloque du groupe mobilité sociale et fluidité sociale AISLF, Lyon les 21 et 22 avril 2005, EspacesTemps. Net, 2007

Rougé (Lionel), *Accession à la propriété et modes de vie en maison individuelle des familles modestes installées en périurbain lointain. Les « captifs du périurbain ?*, Thèse de doctorat en Géographie et Aménagement du territoire, CIRUS-cieu, Université Toulouse-Le Mirail, 2005, 381 p.